

Repenser l'économie du point de vue de l'esthétique ?

ALAIN DENEULT, *L'économie esthétique*, Montréal, Lux, 2020,
160 pages

Martin David-Blais

Volume 15, numéro 1, automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94537ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

David-Blais, M. (2020). Compte rendu de [Repenser l'économie du point de vue de l'esthétique ? / ALAIN DENEULT, *L'économie esthétique*, Montréal, Lux, 2020, 160 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 15(1), 35–37.

Repenser l'économie du point de vue de l'esthétique?

Martin David-Blais

Professeur agrégé, Université St-Paul

ALAIN DENEULT

L'ÉCONOMIE ESTHÉTIQUE

Montréal, Lux, 2020, 160 pages

Voici le troisième tome d'une série d'ouvrages d'Alain Deneault intitulé *Feuilleton théorique*. Dans cette série, Deneault tente de constituer un inventaire des divers sens qu'aura pris le concept «d'économie» au cours de l'histoire occidentale en explorant diverses traditions intellectuelles autres que celle des économistes. Après avoir publié l'an dernier un premier tome consacré à l'économie de la nature et un second consacré à l'économie de la foi, notre prolifique auteur récidive, cette fois avec un livre consacré à l'économie esthétique (tout en annonçant la publication imminente, toujours chez Lux, d'un quatrième tome).

J'ai fait la recension des deux premiers livres de la série (il y a plusieurs mois, avant la pandémie) et, au risque de me répéter un peu, je me permettrai quelques rappels sur le projet de Deneault. Soulignons d'abord que ce dernier mène une telle entreprise d'exploration conceptuelle dans l'espoir de trouver, ailleurs qu'en science économique, des outils théoriques et conceptuels qui permettraient de dépasser l'horizon de pensée des économistes. L'exploration des traditions oubliées ou négligées procède d'une volonté de briser le monopole conceptuel de ces derniers.

Second rappel: Deneault croit non seulement à l'importance majeure de la pensée dans la vie sociale, mais aussi à celle des mots et des concepts. Pour lui, les concepts sont des programmes de pensée et d'action; et la nature des cadrages qu'ils portent a de puissants impacts. Mots et concepts ont pour effet, soit d'ouvrir la pensée, soit, à l'inverse, de rétrécir son champ de déploiement. Un présupposé cardinal de notre auteur est que le concept d'«économie», tel que pensé et utilisé par les économistes, réduit et mutile un réel bien plus riche et complexe que ne le supposent ces derniers. L'enjeu pour Deneault est de développer sur le long terme une approche capable d'intégrer et d'articuler de multiples dimensions jusqu'ici délaissées, ce qui commande un élargissement conceptuel.

Dernier élément de rappel: la démarche de Deneault procède d'une sorte «d'inductivisme conceptuel», si on me permet cette expression. L'auteur explore toutes sortes de pistes et tente de sortir de l'ombre des traditions oubliées ou éloignées de nous

avec pour principale motivation la conviction qu'on en tirera bien quelque chose. Il semble travailler comme ceci: il se donne un thème basé sur un mot, puis monte un dossier de lecture pour ensuite faire état de ce qu'il a trouvé. Même si les opuscules de la série nous arrivent comme il se doit comme des livres bien présentés, avec de jolies jaquettes et des tas de notes en bas de pages, ce que l'on y trouve est d'abord et avant tout une première prise de note. Ce sont des cahiers de lecture à l'intérieur desquels on a effectué un effort de classement et de mise en forme. Heureusement, notre auteur écrit très bien et possède passablement d'érudition.

Un présupposé cardinal de notre auteur est que le concept d'«économie», tel que pensé et utilisé par les économistes, réduit et mutile un réel bien plus riche et complexe que ne le supposent ces derniers.

Dans ce tome-ci, il est question d'esthétique. Ou plutôt: il est surtout question d'écrits consacrés à des considérations sémiologiques (au sens large) où intervient le concept d'économie. Par «sémiologie», on semble surtout désigner la réflexion sur les procédés de construction et d'organisation de messages, lesquels procédés servent à créer et soutenir l'intérêt des destinataires ainsi qu'à fixer des états de sens précis dans l'esprit de publics déterminés.

Bien que l'ouvrage paraisse assez fragmenté, il semble essentiellement divisé en trois parties. Il débute avec les Grecs anciens. Les premières pages font état des grands récits qu'ils ont laissés, notamment l'Iliade; plus loin on aborde ce que certains philosophes, comme Xénophon et Aristote, ont pensé du *oikos* (la maison, le patrimoine, le commerce). Ce qui toutefois ressort le plus de la première partie est le propos consacré à la rhétorique que Deneault voit – de manière nullement péjorative – comme un art d'organisation du discours public (*oikonomia*). Dans la seconde partie du livre, l'auteur se transporte d'un seul bond au XX^e siècle dans la France intellectuelle des années 1960 et 1970 pour traiter d'«économie du sens» et d'«économie du discours»: il se promène alors à grandes enjambées, sautant de certaines théories de la métaphore, à la sémiologie et à la théorie littéraire tout en risquant de nombreux fragments d'analyse de romans et de films. Trois grands



noms ressortent alors: Derrida, Barthes et Genette. Il est encore une fois beaucoup question de procédés et d'agencement de procédés puisque l'on traite de la palette de moyens que doivent acquérir et maîtriser romanciers et cinéastes pour élaborer des récits qui paraissent se tenir et pour faire advenir du vraisemblable dans l'esprit des lecteurs et des spectateurs. Dans les passages consacrés à Derrida, il est question de mots et des transactions qu'ils permettent: Deneault fait alors ressortir que dans nos transactions langagières ordinaires, la simplification des moyens intervient constamment et que l'avènement de sens met constamment en tension univocité et prolifération de sens. Le livre se termine (troisième partie) avec un propos que je qualifierais de très marqué du côté de l'école de Francfort sur la mainmise du capitalisme sur les arts et sur l'instrumentalisation des pratiques narratives et de constructions de sens à des fins de *branding*, de publicité et de communication corporative. Cela dit, entre ces grandes divisions, l'auteur ne cesse d'ouvrir des parenthèses: tantôt, lectures à l'appui, elles portent sur ce que la littérature a pu dire de l'argent, du négoce; tantôt elles abordent les dimensions discursives et narratives du réel social (ce qui rend pertinente l'intégration des concepts de la sémiologie dans l'analyse sociale); sans oublier des considérations qui insistent sur le fait que la science économique pige allègrement parmi les procédés de la rhétorique et de la narration pour asseoir sa crédibilité et construire des impressions de vérité scientifique.

À l'évidence, le programme est considérable! On y apprend beaucoup, mais le texte demeure néanmoins à l'état de cahier de notes. Le propos reste forcément assez en surface et souffre un peu d'éparpillement.

suite à la page 37



L'économie esthétique

suite de la page 35

Par contre, il y a dans tout cela de la brillance et passablement d'effets d'érudition.

La partie consacrée à la rhétorique ancienne est solide et bien documentée. Elle repose sur une bonne compréhension du système rhétorique et des enjeux de communication qu'il pose. Deneault a bien compris que la rhétorique ancienne refusait le principe d'exposition argumentative maximale (que requiert la logique formalisée) et insistait sur le recours aux procédés de simplification cognitive, comme la métaphore ou les «lieux». Et il a raison d'insister sur ce principe cardinal de la rhétorique qui fait de la production de sens en contexte public la résultante d'une combinaison systémique (et plus ou moins heureuse) d'énoncés et de procédés (style, disposition, etc.). Mais, me direz-vous, que fait l'économie dans tout ça ? Entre autres choses la notion désigne le fait que l'on ait eu recours à des procédés, comme la métaphore, qui réduisent l'effort (à la fois l'effort d'exposition et celui que requiert le traitement) ; elle désigne en outre le fait que l'on pense le discours en termes d'assemblages cohérents d'éléments et de procédés (concept d'oekonomia).

La deuxième partie, consacrée à l'économie du sens est intéressante dès lors que l'on accepte qu'elle limite l'exploration à quelques cercles intellectuels parisiens des années 1960-1970. On a tout de suite envie d'opposer à Deneault que le lien entre langage et principe dit d'économie (tant cognitive que cognitive) a fait l'objet de très nombreuses explorations, dont celle de Grice ou celle de Sperber et Wilson – mais passons. Dans les pages consacrées à Derrida et à la métaphore, l'on nous amène à réfléchir au fait que, lors de nos transactions langagières quotidiennes, les mots ne cessent d'échapper aux injonctions de l'énonciation univoque. Plus loin avec Barthes et Genette, on traite surtout du vraisemblable dans le discours narratif. On montre alors que le vraisemblable doit être construit à coups de procédés d'élaboration et de dissimulation ; on expose en outre en quoi cela constitue un enjeu considérable, tant du point de vue littéraire qu'idéologique. Cette partie du livre présente beaucoup d'intérêt, mais les développements qu'elle offre sont tellement rapides que l'on a peine à prendre la mesure des propositions théoriques esquissées.

À l'évidence, le programme est considérable! On y apprend beaucoup, mais le texte demeure néanmoins à l'état de cahier de notes. Le propos reste forcément assez en surface et souffre un peu d'éparpillement. Par contre, il y a dans tout cela de la brillance et passablement d'effets d'érudition.

Les passages sur la mainmise du capitalisme dans la culture sont à mes yeux nettement moins convaincants que ce qui précède. Voilà deux fois que Deneault fait le coup. À la fin de son ouvrage précédent, celui sur l'économie de la foi, il a délaissé son exploration conceptuelle du concept d'économie pour noircir plusieurs pages sur les poncifs de la première école de Francfort. Dans le présent livre, il nous répète que, s'agissant de culture, les industries culturelles ont tout colonisé pour transformer l'art en

une production strictement commerciale de produits irrémédiablement standardisés. Dans la foulée, il nous redit que le branding, le marketing et la publicité font sans le moindre scrupule un usage massif des procédés de construction narrative développés un peu partout en art et en littérature. On aura compris que je n'ai aucune sympathie pour ce que disaient Adorno et Horkheimer sur le cinéma et la musique ; toutefois, mon insatisfaction

principale tient au fait que ces passages convenus n'apportent rien à l'entreprise principale de notre auteur, à savoir l'inventaire des sens oubliés du concept d'économie.

Au terme de ma lecture du troisième tome de Feuilleton théorique, j'éprouve la même perplexité qu'à la fin de la lecture du second tome. Je m'interroge sur la fécondité de cette démarche – audacieuse et exigeante – que j'ai qualifié d'inductivisme conceptuel. Je ne suis pas du tout certain que cette démarche qui consiste 1) à coupler deux mots (économie + foi ou économie + esthétique) pour ensuite 2) monter un dossier de lecture soit finalement très féconde. À la fin de la lecture sur le second tome (*Cahiers de lecture*, Printemps 2020), j'écrivais «j'ai peine à admettre que de savoir que jadis parler d'économie concernait la Trinité puisse être très utile pour affronter les économistes sur le terrain conceptuel», je dirai la même chose cette fois-ci après avoir lu Denys d'Halicarnasse ou, bien plus près de nous, Derrida ou Genette. Cette façon de travailler de Deneault me semble induire tellement de dispersion que j'ai peine à concevoir comment une certaine articulation des perspectives sera possible. ♦

**Campagne de financement
de L'Action nationale**

2020

action-nationale.qc.ca/campagne